



Cyrano, à l'origine de la vocation de Pierre Santini

Un garçon d'une douzaine d'années découvre, ébahi, le hall de marbre, l'impressionnant grand escalier, le foyer où, certainement, seuls les marquises et les marquis ont le droit d'entrer. Il passe en revue les personnages de pierre, portant moustache et perruque bouclée, qui le toisent de toute leur éternité.

Pio Santini est passé devant, il tend les billets à une dame en noir, à l'air un peu sévère. Son fils Pierre tient la main de sa mère, ou alors, c'est sa mère qui lui tient la main, avec cette foule, attention à ne pas perdre le gamin ; la tante est quelque peu derrière, elle traîne toujours un peu, on a l'habitude.

Soudain, voici que le petit Pierre découvre un univers qu'il n'aurait jamais pu imaginer... Que c'est grand ! Toutes ces rangées de sièges recouverts de velours, là-bas au fond, cet immense mur rouge, on dirait qu'il est animé, ce doit être un rideau... Tout là-haut, le plafond, si haut ce plafond que l'on croirait être le ciel où, accrochées à un lustre, brillent cent quarante étoiles dont la lumière joue avec des centaines de cristaux. Et tous ces étages qui montent tout en haut, on dirait des balcons, et Pierre riait bien s'il savait que le dernier s'appelle le poulailler !

La famille s'installe dans une loge - Papa a bien fait les choses. Pierre en prend plein ses jeunes mirettes avant que la lumière, doucement, ne décline... Le noir absolu. Ne subsistent que les quinquets où l'on voit un bonhomme courir en direction des issues de secours. Et puis résonne un roulement de six coups de bâton - Pierre apprendra plus tard que ce bâton s'appelle « brigadier », frappés sur un plancher et suivis de trois autres, plus espacés... Le rideau s'anime, se soulève, les projecteurs illuminent la scène... des dizaines de personnages circulent à toute vitesse, se croisent et s'apostrophent et soudain, une voix retentit, sortie de nulle part : « Coquin, ne t'ai-je pas interdit pour un mois ? ».

Pierrot vient de découvrir le théâtre. Et pas n'importe lequel, la Comédie-Française. Et pas n'importe quelle pièce : *Cyrano de Bergerac* ! Le gamin n'en perd pas une miette, pas un vers ne lui échappe, même s'il ne le comprend pas tous. Il tombe illico amoureux de Roxane, rit avec Ragueneau, se moque gentiment de Christian, et admire, admire, admire Cyrano, dans tous ses mots, ses gestes, ses attitudes, ses intentions... Vraiment, le héros meurt à la fin ? Non, il revivra, foi de Pierrot.

Après les baisers et levers de rideau, les applaudissements, les saluts, Pierre se tourne vers Papa et, avec tout le sérieux de ses douze ans, il lui déclare : « Je serai comédien et je jouerai Cyrano ». Monsieur Santini, qui partage avec l'homme au panache le même souci de vérité et la même intransigeance, a alors une réaction superbe : il sort son calepin, écrit l'engagement que vient de prendre son fils et lui dit : « Maintenant, signe ! ». Le lendemain, afin de nourrir - au sens propre - la vocation de son fils, Pino Santini l'emmène chez Ragueneau, rue Saint-Honoré déguster des... tartelettes amandines !

En 1963, Pierre Santini est au festival de Sarlat... Après avoir découvert Cyrano au Français avec Jean Martinelli, il découvre maintenant Bernard Noël dans le rôle-titre mais, cette fois, Pierre n'est pas dans la salle, il est sur scène, oh, modestement : au premier acte, il joue le Fâcheux et balbutie, comme le veut le rôle : « Je le trouve petit, tout petit, minuscule ! » avant de se faire botter le bas du dos. Et, au quatrième acte, le revoici, en Cadet de Gascogne, ce qui a plus d'allure ! Encore quelques années... 1983. Et c'est Mogador !



Le démesuré Jérôme Savary est aux commandes ; on se souvient du cheval courant sur un tapis roulant au quatrième acte ! Le rôle est tellement écrasant que quatre Cyrano joueront en alternance, Jacques Weber, Jean Dalric, Denis Manuel et... Pierre Santini. Après la représentation son père vient le voir dans la loge et prenant son fils dans les bras, lui déclare : Je te félicite, tu as tenu parole ! » Il ôte alors la chevalière qui orne son annuaire gauche, la tend à son fils, encore maquillé, la tête entourée d'un linge teinté de rouge : « Prends, c'est la chevalière de ton grand-père ! ».

1997. Cyrano fête son centenaire dans quatre théâtres parisiens - et combien d'autres en France et de par le monde ? Francis Huster est à Chaillot, Patrick Préjean au Ranelagh, Jean-Luc Borg au Lucernaire, un étourdissant seul en scène. Au Dejaset, place de République, dernier théâtre du célèbre Boulevard du Crime, Pierre Santini, encore lui ! Il raconte : « Pendant plusieurs mois, dans la superbe fresque luxuriante de Savary, j'ai connu le rare et vivifiant plaisir de me faufiler sous le pourpoint de buffle, de fixer sur mon appendice nasal (déjà conséquent), l'oblongue capsule qui vous fait respirer des étoiles, de brailler ces dodécasyllabiques élucubrations (de bazar pour certains, de génie pour d'autres), qui vous conduisent si aisément du rire aux larmes, de l'amour à la mort... et avec quel panache !



« Je ne pouvais en rester là car j'ai toujours gardé depuis mon premier rendez-vous de Mogador, la sensation d'un parcours à terminer, avec un Cyrano plein la tête et le cœur à revisiter : enrichi de l'expérience, il sera celui de la révolte et du combat contre la bêtise, la fatuité, l'hypocrisie, les privilèges et l'injustice, celui de la tendresse, de l'abnégation, de la lucidité, du courage, de l'imagination et de cette vibration intense et permanente qui fait la trempe des grands amants de la vie. Après l'avoir vue en Italie, avec ma productrice Claudie Jacquelin, j'ai immédiatement adopté la mise en scène de Maurizio Scaparro, reprise à Paris par Pino Micol. Leur vision est au confluent des langages de théâtre dont je me sens le plus proche : celui de la Commedia dell'arte, celui de Molière, de Brecht, de Strehler : simple, pur, ludique, ardent, humain. »

Cyrano est ici toujours vêtu de noir, comme une tâche sombre perdue et éperdue dans un univers de camaïeux ocrés. « La fleur rouge qu'il porte en permanence comme un insigne sur le cœur, inscrit un espace dialectique évident et irremplaçable entre passion et raison qui est la marque des grands personnages de théâtre. »

Depuis 1958, Pierre Santini n'a cessé d'arpenter les planches, dans notre pays comme un peu partout dans le monde. Il a joué et/ou mis en scène plus de quatre-vingt pièces, joué dans plus de vingt films et près de cinquante fois à la télévision, et prêté sa voix, toute de puissance et velours, lors d'innombrables doublages. Modeste, il ne porte pas à son revers son ruban de chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre national du Mérite, et aussi d'Officier des Arts et Lettres.

Cet ami précieux, qui est le théâtre fait homme, peut sans doute faire sienne cette citation d'Edmond Rostand, lors de son discours de réception à l'Académie française : « Les planches ? Je ne connais pas les planches. Je connais le gazon que foulent Roméo et Juliette ; je connais le sable qui crie sous le pas furtif de Don Juan ; je connais les piquants d'étéule sur lesquels trotte le barbet de Faust ; je connais le marbre où se traînent les sandales d'Œdipe ; je ne connais pas les planches ! Le théâtre est un grand mystère... ». Et Pierre Santini nous emmène et nous emporte pour le découvrir avec, à son annulaire, la chevalière de son grand-père.

*D'après les souvenirs de Pierre Santini
racontés à Thomas Sertillanges
Janvier 2021.*